

Bernard Andrieu (dir.), *Herbert Feigl. De la physique au mental*, Paris, Vrin, 2006, 220 pages, 28 €

Pascale GILLOT

Cet ouvrage collectif constitue la première étude, en France, consacrée exclusivement à la théorie psychophysique de Herbert Feigl, membre historique du Cercle de Vienne, élève de Moritz Schlick, puis émigré aux États-Unis dans l'entre-deux-guerres. Publié sous la direction de Bernard Andrieu, à qui l'on doit déjà la traduction française (avec Christine Lafon et Fabien Schang) de l'essai de Feigl de 1958 intitulé *The « Mental » and the « Physical »* (*Le « mental » et le « physique »*, Paris, L'Harmattan, 2002), le livre se présente comme un recueil d'articles, réunissant les contributions de Bernard Andrieu, Jean-Claude Dupont, Michael Heidelberger, Sandra Laugier, Alexandre Métraux, Jean-Noël Missa, et Léna Soler. Il fait suite à un colloque sur Feigl tenu à l'université de Nancy 2, en 2002.

Feigl, né en Tchécoslovaquie en 1902, et mort à Minneapolis, aux États-Unis, en 1988, participa d'abord aux débats et travaux du Cercle de Vienne, dans l'Autriche des années vingt, aux côtés de Rudolf Carnap et Moritz Schlick notamment, avant de quitter l'Europe et de s'installer aux États-Unis dès 1930. La problématique de l'unification de la science, et le paradigme du physicalisme visant à faire de la physique le langage universel de la science, constitue ainsi l'horizon théorique premier dans lequel se forme la pensée de Feigl. Il faut noter toutefois la complexité du rapport de Feigl au projet physicaliste, puisqu'il n'hésite pas à contester sur des points cruciaux la perspective développée en particulier par Carnap dans les années trente. C'est ainsi que la question psychophysique, et le fameux « problème du corps et de l'esprit », reçoit un traitement original de la part de l'auteur de *The « Mental » and the « Physical »*. La version singulière de la *théorie de l'identité* du physique et du mental, qui valut à Feigl, dans les années cinquante, sa notoriété, présente ainsi des caractéristiques particulières, qui paraissent interdire sa réassignation pure et simple à une théorie physicaliste soucieuse de réduire, voire d'éliminer, la dimension vécue et subjective de l'activité mentale.

C'est à cette version feiglienne de la théorie de l'identité qu'est précisément consacrée la première partie de cet ouvrage. Feigl, incontestablement, adopte la thèse générale d'un *monisme matérialiste* pour la compréhension du rapport entre le corps et l'esprit. Ce rapport est conçu en effet dans les termes d'une identité, qui, en accord avec la perspective développée également dans les années cinquante par l'école australienne (Ullin T. Place, John J. C. Smart), autorise la réduction ontologique des états psychiques (conscience, sensations) à des états physiques, en l'occurrence neurophysiologiques. À ce titre, l'identité du corps et de l'esprit se spécifie en une identité esprit-cerveau, qui associe étroitement le développement de la psychologie, et de la « philosophie de l'esprit », à celui des sciences empiriques, en particulier à celui de la neurophysiologie et de la neurobiologie. Les événements mentaux, en particulier les « sensations brutes » (*raw feels*) qui en représentent la part qualitative et « phénoménale », dans l'ordre d'une expérience directe, intérieure, ne sont donc rien d'autre que certains états neuronaux déterminés ; de telle sorte qu'il est possible, suivant Feigl, d'établir le principe d'une corrélation systématique, un-un, entre événements mentaux et événements cérébraux. Sous cet aspect, la psychologie tire en effet les leçons de la neurophysiologie, dans la perspective de la construction d'une « science » du mental. Cependant, si les états psychiques sont ontologiquement réductibles aux états cérébraux, ils en demeurent sémantiquement distincts. Les énoncés en première personne (« J'ai mal »), s'ils ont le même *réfèrent* ou *denotatum* que les énoncés en troisième personne (« Tel événement neurophysiologique a lieu, correspondant au phénomène de la douleur »), n'ont pourtant pas le même *sens* que les seconds. Le constat de cette dualité sémantique, entre la connaissance directe des états mentaux, et leur connaissance objective, indirecte, conduit Feigl à postuler le caractère *empirique* (synthétique), et non analytique ou logique, de l'identité entre le mental et le physique, comme le souligne Soler dans son article intitulé « La thèse feiglienne de l'identité du mental et du physique. Une reconstruction rationnelle » (p. 37-68). Par là se révèle la singularité de la perspective ouverte par Feigl, qui rompt avec la tradition du béhaviorisme philosophique (et en particulier avec la philosophie de Gilbert Ryle), en accordant une pertinence épistémologique aux événements mentaux connus de façon immédiate et interne, par « accointance » directe. La thèse d'une légitimité gnoséologique de

l'expérience intérieure et vécue, également dirigée contre la perspective wittgensteinienne, se spécifie en définitive en une théorie de la « double connaissance » : une seule et même série d'événements est donc connue, à la fois de manière directe (dans l'expérience vécue) et de manière indirecte, objective, par les moyens scientifiques de la neurophysiologie. La perspective feiglienne engage ainsi, dans la philosophie analytique de la fin des années cinquante, la « redécouverte » du problème du corps et de l'esprit.

La deuxième partie de l'ouvrage, quant à elle, concerne la place de Feigl dans l'histoire de la philosophie, depuis la tradition de la philosophie allemande du XIX^e siècle, jusqu'à la philosophie américaine d'obédience analytique. Si l'on considère d'abord la question de la relation entre le mental et le physique, il apparaît en vérité, selon l'analyse de Heidelberger (« Les racines de la théorie de l'identité de Feigl dans la philosophie et dans la psychophysiologie du XIX^e siècle », p. 71-103), que la théorie feiglienne de l'identité exprime une certaine continuité, plutôt qu'une rupture, avec la théorie psychophysique allemande telle qu'elle s'élabore en particulier dans l'œuvre de Fechner autour des années 1850. En effet, le point de vue de l'identité, chez Feigl, se concilie avec un « dualisme des aspects », autrement dit semble se rapprocher de fait d'une « théorie du double aspect », qui n'est pas sans rappeler le parallélisme psychophysique par lequel Fechner ouvre la voie à la psychologie expérimentale. La prégnance de cette tradition du parallélisme isomorphiste, dans une philosophie allemande du XIX^e siècle déjà en rupture avec le cartésianisme, et opposée aussi bien à l'interactionnisme qu'au dualisme des substances, est encore manifeste dans la première moitié du XX^e siècle, et notamment dans la formation des membres les plus influents du Cercle de Vienne, tels Schlick et Carnap. Cette tradition se ferait encore entendre, au moins de façon implicite, dans la conception psychophysique de Feigl, dont la théorie de la double connaissance pourrait en définitive se concevoir comme une « forme ranimée du parallélisme psychophysique ». Mais si Feigl s'inscrit de fait dans une tradition qui est celle de la philosophie allemande du XIX^e siècle, il contribue également, de façon cruciale, à l'implantation de la philosophie analytique aux États-Unis, à partir des années trente, et à la constitution de la « philosophie américaine » telle que nous la connaissons encore aujourd'hui. Comme le rappelle Laugier (« H. Feigl, R. Carnap, W. V. Quine et

l'invention de la philosophie américaine », p. 105-122), les origines, partiellement refoulées, de la philosophie dite analytique, devenue hégémonique aux États-Unis à partir des années quarante et cinquante, sont à rechercher dans le positivisme logique du Cercle de Vienne. Or dans le « transfert » de la philosophie autrichienne vers le nouveau monde, qui a coïncidé avec l'exil de nombreux représentants du positivisme logique, Feigl, qui fut l'un des premiers Viennois à s'installer et à enseigner aux États-Unis, et permit la rencontre entre Quine et Carnap, joua un rôle non négligeable. Ce transfert, il faut le souligner, n'est pas un simple décalque, puisqu'il s'accompagne, avec l'institutionnalisation de la philosophie analytique aux États-Unis, d'une occultation remarquable de la dimension sociale et politique inhérente aux travaux et aux préoccupations des premiers théoriciens du Cercle de Vienne.

Dans une troisième et dernière partie du livre, les auteurs s'attachent à l'examen de la fonction singulière, dans la théorie psychophysique feiglienne, de cet instrument métaphorique qu'est le *cérébroscopie*, ce « gadget fantastique » dont il est question dans un texte de Feigl de 1954 intitulé « The complete autocerebroscopist » (« L'autocérébroscopiste complet », traduction de Christine Lafon, p. 205-207). Cet appareil fictif fournirait des traces visuelles de ce qui a lieu dans l'esprit-cerveau, et permettrait ainsi une « autocérébroscopie » grâce à laquelle le sujet, lors même qu'il fait spontanément l'expérience directe, subjective, de tel ou tel état psychique, pourrait également observer, comme sur un écran, les phénomènes neurophysiologiques objectifs (ainsi l'activation de certaines aires cérébrales) corrélatifs de ses états mentaux. L'hypothèse de cette auto-observation, par le sujet, de son esprit-cerveau, si elle semble anticiper sur les techniques contemporaines d'imagerie cérébrale, revêt toutefois un enjeu principalement philosophique, et ce à double titre, pourrait-on dire. Tout d'abord l'hypothèse de l'autocérébroscopie permet de mettre métaphoriquement à l'épreuve, dans un registre empirique, la validité du parallélisme isomorphiste en jeu dans la théorie feiglienne de l'identité. Or, si elle permet d'établir la correspondance entre états vécus et états objectifs cérébraux, elle souligne aussi la limite ou le paradoxe fondamental de la perspective paralléliste, qui tient précisément à ce « point aveugle » par lequel la pensée ne peut se voir totalement elle-même, du fait du léger « décalage dans

le temps » entre la connaissance directe, par le sujet, de sa propre activité mentale, et sa perception objective des configurations cérébrales afférentes. Un second enjeu, moins ambigu, de l'hypothèse de l'autocérébroscopie, suivant l'analyse d'Andrieu (« Herbert Feigl, fondateur de la phénoménologie neurocognitive », p. 183-204), serait l'esquisse, dans la philosophie de Feigl, d'une « phénoménologie neurocognitive » dont la version contemporaine consiste dans le programme d'une naturalisation de l'esprit, reconnaissant toutefois la légitimité épistémologique de l'expérience vécue. Ainsi se comprendrait la leçon philosophique ultime de la cérébroscopie, mesure à la fois « subjective » et « objective » de l'activité mentale, qui associe la méthode de l'introspection aux acquis théoriques des neurosciences. Telles seraient la singularité et la fécondité de la perspective ouverte par Feigl, à l'intersection de la phénoménologie et de la neurophysiologie, en philosophie de l'esprit.